

Présentation

Dans le cadre de l'initiative «Mémoires Vivantes», l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

Ont participé à l'élaboration de ce recueil :

Mme AVOINE Jeanne
Melle HAMEL Béatrice
Melle HAMEL Thérèse
Mme MAUPILE Marie-Claire
Mme PLATON Jeanne
M. THIEBOT François
M. RENET Lucien
Mme DUREL Jeanne

Avertissement

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

L'agriculture

Entre les deux guerres, il y avait une trentaine de fermes à Sainte-Croix. Dans certaines de ces fermes, la femme s'occupait de quelques vaches et l'homme travaillait à l'extérieur, par exemple à l'arsenal de Cherbourg. La majorité des exploitations comptait entre 10 et 20 hectares, et entre 10 et 15 vaches. La plus grosse ferme de la commune avait à l'époque 20 vaches.

Le lait

C'était l'activité principale de toutes les fermes. A cette époque, seulement 5 ou 6 fermes faisaient encore le beurre. Les autres, la majorité, envoyaient le lait à la laiterie de Gréville, qui a ouvert en 1908. Avant cette date, certains donnaient le lait à la laiterie de Teurthéville.

Nous trayions deux fois par jour à la main, trois fois pour les « fraîches vèlées », dans des seaux. Puis on transvasait le lait dans des bidons en fer. Nous laissions les bidons au bord de la route pour que le laitier les prenne tous les matins. Au retour, il rapportait le *petit lait* (lait écrémé). Rue d'Ozouville, il y avait une ferme hors normes pour l'époque : son riche propriétaire avait investi dans un matériel très rare à cette période. Il trayait avec des machines qui venaient d'Amérique mais qui n'étaient, alors, pas encore très au point.

Ceux qui faisaient le beurre devaient aller le vendre toutes les semaines à Cherbourg au marché qui se trouvait alors sous les Halles, à l'emplacement actuel de la place Divette. Ils retrouvaient là-bas leurs clients réguliers.

En général, les vaches n'étaient nourries qu'avec la production de la ferme. En hiver, on leur donnait du foin, des betteraves et quelquefois du son. En été, elles ne mangeaient que de l'herbe. On coupait les betteraves à la main pour le leur donner. Tous les matins, il fallait refaire leur litière avec de la paille et abreuver les veaux. Les veaux mâles étaient souvent engraisés pour être vendus au boucher. Les femelles étaient élevées pour renouveler le troupeau.

Dans les champs, les vaches étaient *tierées* (attachées à un piquet), surtout au printemps, pour économiser l'herbe. Tous les jours, il fallait les détacher pour qu'elles boivent. Plusieurs fois par jour, on leur donnait une « marche », c'est-à-dire qu'on les avançait d'un mètre environ.

Les chevaux

A Sainte-Croix, il y avait beaucoup de chevaux de sang pour faire des concours. Mais ces chevaux pouvaient également servir aux travaux des champs.

Les travaux des champs

Toutes les cultures étaient destinées à la consommation de la ferme. Nous cultivions principalement le blé, l'avoine et un peu d'orge.

Les labours profonds se faisaient à deux hommes et avec, en général, trois chevaux. Pour labourer plus superficiellement, un homme suffisait. Entre les deux guerres s'est faite la transition entre charrue simple et charrue double. La charrue simple ne permettait pas de faire demi-tour au bout de chaque sillon. Avec la charrue double (ou charrue réversible), le deuxième soc permettait de labourer dans l'autre sens, en faisant demi-tour au bout de chaque sillon.

Lors de la fenaison, on fauchait l'herbe avec une faucheuse tirée par des chevaux, puis on la rassemblait en *andains* (*rangée de foin fraîchement coupé*). Nous la retournions ensuite à la fourche avant de passer la faneuse. Nous le laissions sécher pendant plusieurs jours. Ensuite, avec une râteleuse, on faisait des *rances* (*plusieurs andains rassemblés*). Si le temps était menaçant, on mettait le foin en *cabots* (*petite meule de foin*). Ensuite, les hommes bottelaient à la main. Quelquefois, on embauchait un tâcheron, juste pour ce travail. Les meilleurs faisaient 1 000 bottes par jour. Une botte faisait environ 5 ou 6 kg. Ensuite, on les entassait dans la *grand'voiture* (*charrette plate pour le transport du foin*), puis on les montait dans les *fenils* (*grenier à foin*).

Lors de la moisson, on adaptait un tablier et un deuxième siège sur la faucheuse. Un homme, assis sur ce siège, était chargé de faire des *gavelles* (*brassée de céréales*) avec une *gaveuse*. Derrière, d'autres personnes faisaient des rangées sur le côté. On attendait ensuite quelques jours en retournant les *gavelles*, surtout pour l'avoine. Pour lier les gerbes de blé, on utilisait du *ran* (*carex, sorte de jonc utilisé comme lien*) qu'on allait chercher le plus souvent à Querqueville (à l'emplacement de l'actuel Leclerc). Nous laissions sécher le *ran* dans un champ avant de confectionner les liens avec. On mettait ensuite les gerbes en *bonhommes* (*gerbes de céréales rassemblées en pyramide*) ou directement en tas s'il était déjà bien sec. En attendant la batterie, on amenait les gerbes près de la ferme et on les entassait en formant une grande meule.

Le jour de la batterie, un entrepreneur venait avec sa machine. Nos voisins venaient aider. Avec la paille, on faisait des *dierbés* (*botte de paille*) à la main. La machine battait le grain et le vannait. Les jeunes apportaient à boire (du cidre) aux travailleurs. Après cette corvée, on faisait souvent la fête.

Les moutons

Dans toutes les fermes, il y avait au moins une dizaine de brebis. Nous vendions les agneaux au boucher car, à cette époque, on ne tuait jamais d'agneau à la ferme pour le manger. Cette pratique n'est apparue que pendant la dernière guerre.

Tous les ans, on tondait les moutons avec de gros ciseaux ou une tondeuse à main. Nous lavions la laine et nous la vendions à un marchand de laine. Nous pouvions aussi l'échanger contre des marchandises.

Le cochon

Dans beaucoup de fermes, il y avait deux ou trois truies. Nous vendions les petits cochons à des personnes qui voulaient les engraisser. Pour engraisser un cochon, on le nourrissait avec des pommes de terre cuites, des épluchures, de la farine d'orge, des choux, du petit lait...

Un homme de la commune venait pour tuer le cochon. Avant la guerre, il était saigné directement, mais, sous l'Occupation, il fallait l'assommer pour ne pas qu'il crie. On l'attachait sur une civière en lui maintenant les pattes et on lui attachait le museau, puis on lui plantait un couteau dans la gorge. On recueillait le sang en remuant pour ne pas qu'il coagule. On brûlait le cochon avec de la paille et avec des *coulènes* (*torche de glui enflammée pour brûler les poils du cochon*). Puis on le brossait et on le lavait à grande eau.

On l'ouvrait. Les femmes étaient souvent chargées de laver les boyaux à la rivière, en les retournant. Ces boyaux se mangeaient grillés. Certains faisaient du pâté avec la tête. On cuisait le sang dans un plat. Nous salions la viande et la conservions dans des *sinos* (*terrines pour conserver le lard fumé*). Les jambons, après avoir été mis dans le sel pendant quelques temps, étaient fumés dans la cheminée. Pour cela, on les enveloppait dans de la toile de jute. Le lard salé se conservait environ 7 à 8 mois.

Le cidre

A Sainte-Croix, on manquait souvent de pommes. Nous devions donc souvent aller en acheter ailleurs. Ceux qui avaient des pommiers ramassaient leurs pommes en les mettant en *rances* puis dans les sacs. Pour broyer les pommes, on utilisait un tour en granit dont la roue en bois était entraînée par un cheval. Tout le monde n'avait pas de pressoir. Il y en avait souvent un pour plusieurs fermes.

Le marc de pommes était entassé sur l'*émaie* (base du pressoir) en couches entre lesquelles on mettait du *glui* (*paille de blé entière*). Puis, il fallait visser tous les jours pendant plusieurs jours. Beaucoup retaillaient pour faire du *petit cidre* (cidre additionné d'eau issu d'une deuxième pression) : ils desserraient le pressoir puis ils taillaient avec un grand couteau le marc qui se trouvait sur les bords et ils le mettaient à tremper dans de l'eau toute la nuit. Le carré de marc qui restait était troué et imbibé d'eau. Puis, ils repressaient l'ensemble. Souvent, ce *petit cidre* n'était pas mélangé avec le *pur jus* car la majeure partie du pur jus était destinée soit à être mis en bouteilles pour faire du cidre bouché soit à être bouilli pour faire de la goutte. Tous les jours, on buvait du *petit cidre*, le cidre bouché étant réservé aux occasions.

Le commerce et l'artisanat

Les commerces fixes

Le Bacchus, situé sur la route de Cherbourg était un lieu de passage important. C'était l'endroit le plus commerçant de Sainte-Croix.

Il y avait deux commerces au Bacchus : une épicerie-café-tabac dont le propriétaire avait aussi un atelier de menuiserie qu'il tenait avec ses fils, et une autre épicerie-boulangerie-café-hôtel-restaurant dont le propriétaire avait aussi une porcherie et vendait du grain. Le restaurant était fréquenté par des gens de passage toute l'année et employait plusieurs personnes.

Dans le village, il y avait aussi un café-épicerie, beaucoup plus petit.

Les cafés étaient surtout fréquentés par les hommes. Ils y buvaient du café arrosé de calva ou du cidre, servi dans des *moques* (sorte de tasse pour boire le cidre). Le café était préparé dans des grandes cruches et réchauffé sur un fourneau.

Il n'y avait pas de foire agricole à Sainte-Croix. Mais après les foires, comme celle de la Saint Nazaire à Gréville en juin, les vendeurs ou acheteurs de vaches allaient manger le midi au restaurant du Bacchus. Les vaches vendues étaient rassemblées au Bacchus et amenée, en troupeau, à la gare de Couville d'où elles partaient pour l'Orne ou le Calvados. Des herbagers achetaient les vaches de la Hague car elles étaient bien réputées.

Dans les épiceries, nous achetions du café vendu en grains en paquets, quelques fruits, des bonbons, du beurre, du savon, des cartes postales,... Le tabac était vendu sous forme de cigarettes, ou de tabac à chiquer. A la boulangerie, on trouvait du pain rond, du pain plié, des pains de 2 ou 6 livres. Le boulanger préparait aussi des galettes des rois à la demande. Nous devions alors lui apporter les œufs nécessaires. Mis à part ces galettes, il n'y avait pas de pâtisseries. Le boulanger faisait aussi une tournée pour vendre son pain dans les hameaux.

Les commerçants faisaient crédit à ceux qui préféraient payer au mois.

Le jeudi, jour de marché, nous allions parfois en carriole ou en car, à Cherbourg faire des courses. On y achetait des vêtements, ou d'autres choses que l'on ne trouvait pas à Sainte-Croix Hague.

Les commerces ambulants

Un homme passait régulièrement à vélo pour vendre du café qu'il transportait dans une petite remorque.

Nous pouvions aussi acheter de la viande à un boucher qui venait d'Equedreville avec sa carriole. Une femme d'Urville venait, elle, à pied, nous vendre les *flies* (*patelle*) qu'elle avait ramassées, dans un panier.

Il y avait des marchands de peaux de lapins ou peaux de taupe qui passaient par les maisons. Nous leurs vendions les peaux que nous avions récupérées.

Parfois, un rémouleur passait aiguiser les couteaux.

Il y avait un pressoir ambulancier que nous pouvions louer pour faire notre cidre.

Les artisans

A Sainte-Croix Hague, il y avait 2 menuisiers : un au Bacchus et un autre dans le village. Celui du Bacchus était aussi charpentier. Il s'occupait de la « grosse » menuiserie : charrettes, roues, tombereaux (remorques). De grandes charrettes, appelées « maringotes » servaient à transporter des bêtes.

L'autre, dans le village, faisait de la menuiserie plus « raffinée » : portes, fenêtres, meubles (armoires). Il fabriquait aussi des paniers en osiers.

Le travail se faisait toujours à la demande.

Au Bacchus, il y avait un forgeron qui ferrait les chevaux et faisait les bandages des roues. La forge était chauffée au « charbon de forge ». Il fabriquait aussi des outils : marteau, coin (pour fendre le bois), *faôtié* (*faucille à la me épaisse*)...

Il y avait au moins 3 couturières. L'une d'elle habitait au Bacchus et travaillait chez elle. Elle confectionnait toutes sortes de vêtements avec le tissu que nous devions lui fournir. Nous allions jusqu'à Cherbourg pour l'acheter.

Les autres allaient travailler à domicile à la journée. Leur travail était surtout de raccommoder et de rapiécer le linge de la maison. A l'occasion, elles confectionnaient des tabliers.

Il y avait aussi des lessivières qui venaient toutes les semaines pour laver notre linge au lavoir. Elles étaient payées à la journée et mangeaient chez leurs employeurs le midi.

Il y avait aussi une repasseuse qui travaillait chez elle. Elle amidonnait le linge.

Les autres métiers

Deux ou trois personnes de la commue aidaient aux préparatifs des fêtes (mariage, communion, ...) et pouvaient servir, à la demande.

Sainte-Croix-Hague dans les années 20 et 30

Comme Sainte-Croix n'est pas très éloignée de Cherbourg, beaucoup d'habitants allaient travailler à l'arsenal en vélo.

Au Bacchus, il y avait aussi un notaire et deux clercs de notaire, ainsi qu'un bureau de poste d'où partait le facteur qui faisait sa tournée à vélo. Dans le bourg se trouvait une perception.

Le couple d'instituteurs de l'école travaillait aussi au secrétariat de mairie.

Le curé faisait aussi la messe à Acqueville, puis plus tard à Gréville. Il avait une voiture, et possédait une vache, des poules, des lapins. Une femme l'aidait.

La vie quotidienne

La maison

En général, chez nous, il y avait de grandes pièces mais elles étaient peu nombreuses. Les chambres se trouvaient à l'étage. Dans certaines maisons, il y avait une salle à manger, mais qui ne servait que pour les repas de fêtes.

Dans la pièce principale, la cuisine, il y avait souvent une alcôve où dormaient nos parents. Ce lit était fermé par un rideau et recouvert d'un dessus de lit qui était souvent un beau linge blanc brodé. Le couchage comprenait un sommier à ressort, un matelas en laine, deux oreillers, un traversin, une couverture piquée parfois imprimée de fleurs. Il y avait des chaises alignées devant l'alcôve pour pouvoir y monter car le lit pouvait atteindre 1 mètre 50 de haut.

La cuisine était également meublée avec un vaisselier où on exposait de belles assiettes dont on ne se servait pas. Les *canes* en cuivre décoraient souvent le bas du vaisselier. Il y avait aussi une grande table avec des bancs. Une commode et des placards encastrés dans le mur servaient de rangement. Dans les chambres, il y avait de grandes armoires pour ranger le linge. A cette époque, nous avons beaucoup de linge. C'était souvent du linge brodé avec nos initiales.

Chez nous, le sol était soit en ciment, soit en terre battue, soit recouvert de grandes dalles bleues, selon les moyens financiers des familles.

Nous chauffions exclusivement au feu de bois. Certains avaient en plus un poêle en fonte. Les chambres n'étaient pas du tout chauffées. Nous réchauffions donc notre lit avec des bouillottes en cuivre que l'on remplissait d'eau bouillante. Ou alors, on réchauffait une brique près du feu et on la plaçait dans le lit, enveloppé dans un chiffon.

Les maisons étaient éclairées avec des lampes à pétrole le plus souvent suspendues. Ils avaient aussi des lampes-tempête pour aller dans les étables. En général, il fallait remplir les lampes de pétrole tous les deux jours. L'électricité est arrivée en 1931 dans le bourg de Sainte-Croix Hague. Les hameaux ont été équipés plus tard. Certaines personnes avaient peur de l'électricité.

Pour avoir de l'eau, il fallait aller la chercher à la fontaine. En rentrant de l'école, après avoir pris notre collation, nous étions parfois chargés d'aller chercher la réserve d'eau pour le soir.

Les repas

Sainte-Croix-Hague dans les années 20 et 30

Pour faire la cuisine, nous utilisions beaucoup les marmites en fonte. Pour préparer la soupe, nous accrochions la marmite à la crémaillère, dans la cheminée. Nous avions aussi un trépied pour y poser une cocote.

Au petit déjeuner, les hommes mangeaient de la soupe et parfois un œuf en plus. Les femmes buvaient plutôt du café au lait et les enfants du chocolat.

Nous faisons une collation dans la matinée et une autre l'après-midi composée d'œufs, de pain, de *graisin* (rillettes grossières)...

En général, les repas étaient composés des produits de la ferme : les légumes, les volailles, les cochons, etc... Nous mangions beaucoup de lard salé et de jambon, qui était fumé dans la cheminée. Nous achetions du bœuf chez le boucher pour faire du pot-au-feu le dimanche, par exemple. Nous nous servions parfois du four à pain pour cuisiner, par exemple pour cuire le sang du cochon ou pour rôtir une volaille.

Quand nous mangions de la bouillie, nous nous regroupions tous autour du plat et chacun piochait dedans avec sa cuillère. Nous faisons un trou au milieu pour y mettre un peu de beurre. Quand le reste de bouillie était froid et durci, on le coupait en tranches et on le grillait sur la *tuile*.

Tous les soirs, nous mangions de la soupe.

Quand il y avait un dessert le dimanche, c'était souvent du riz au lait ou de la crème aux œufs. Lors de fêtes, le dessert pouvait être des crêpes. A la saison, nous prenions une pomme.

La boisson principale était le cidre. Pour tous les jours, nous buvions du *petit cidre*, qui n'était pas très fort. Le cidre pur jus était gardé pour les invités et les grandes occasions. Une partie du cidre était gardée pour faire du calva, qui accompagnait souvent le café. Nous ne buvions presque jamais de vin à cette époque sauf parfois du vin doux en apéritif.

Les tâches ménagères

Pour nettoyer le sol des maisons, les femmes utilisaient des balais en paille de riz, du linge usé et de l'eau de javel. Elles se servaient des *pouques* (*sac de jute*), en guise de serpillières. Pour les carreaux, elles utilisaient un chiffon et du vinaigre. Les cuivres étaient nettoyés avec du Miror.

Elles lavaient la vaisselle avec une lavette munie d'un manche en bois et aussi avec une brosse métallique.

En général, nous faisons la lessive une fois par semaine pour le linge utilisé quotidiennement. Et pour les draps et le linge à faire bouillir, c'était tous les quinze jours. Pour laver le linge, il fallait commencer par « l'échanger » au lavoir, c'est-à-dire le faire tremper et le « mettre dans le savon ». Puis on le plaçait dans la lessiveuse. Au fond, on

mettait de la lessive. En chauffant, l'eau contenue dans la lessiveuse remontait dans le champignon et arrosait le linge. Ensuite, il fallait retourner au lavoir avec le battoir pour rincer le linge. Quelques personnes avaient une essoreuse pour le linge qui fonctionnait un peu comme une baratte.

Cette corvée pouvait être confiée à une lessivière qui venait, à la demande, laver le linge à domicile.

La médecine

Pour nous soigner, nous utilisions souvent des « remèdes de bonne femme ». Par exemple, nous buvions du lait avec du calva et du miel pour combattre la grippe. Contre les refroidissements, on posait des ventouses dans le dos du malade, avec ou sans incisions sur la peau. Il y avait aussi des cataplasmes de farine de moutarde, des sinapismes (de la marque « rigollots ») que l'on appliquait dans le dos ou sur la poitrine.

Contre un rhume, nous préparions des infusions de petites feuilles ressemblant à de la fougère. Le sirop de navets, composé de navets et de sucre aidait à lutter contre la coqueluche. Pour faire cicatriser une blessure, on appliquait des pétales de lys macérés dans l'alcool. On faisait baisser la fièvre avec des tisanes de tilleul que l'on achetait à la pharmacie. Nous soignons nos yeux avec des bains de camomille. Certains disaient que porter des boucles d'oreilles en or assurait une bonne vue.

Les femmes qui accouchaient étaient assistées par une accoucheuse du village qui n'était pas professionnelle, mais qui avait de l'expérience.

Les vêtements

Les vêtements de travail étaient faits de tissu solide. Pour travailler, les hommes portaient souvent de grosses chaussures en cuir et certains avaient en plus des guêtres qui les protégeaient. Nos mères, elles, étaient souvent habillées de couleurs sombres et avaient toujours un grand tablier. Elles mettaient des robes, des blouses et des bas de laine et étaient chaussées de sabots à semelles de bois. Elles portaient aussi des corsets avec des jarretelles pour maintenir leurs bas. Nos grands-mères avaient de grands jupons et portaient des *bounettes* (sorte de coiffe tuyauté).

Nous, les enfants, nous mettions des blouses pour aller à l'école et des galoches avec des semelles en bois ou en caoutchouc. Les garçons portaient des bérets basques et les filles des chapeaux.

Le dimanche, pour aller à la messe, nous portions des vêtements plus habillés que ceux de la semaine.

Nous avons peu de bijoux. En général, les hommes avaient une montre à gousset. Les femmes avaient parfois un sautoir ou des boucles d'oreilles.

L'école

L'école était à l'emplacement de l'actuelle, près de l'église. Il y avait deux bâtiments mitoyens pour deux classes. Pendant de nombreuses années, un instituteur s'occupait de l'école des « grands », pendant que sa femme enseignait à l'école des « petits », chaque classe étant mixte. L'instituteur passait aussi beaucoup d'heures à s'occuper du secrétariat de mairie. Certains soirs, il dispensait des cours aux adultes.

Le préau était ouvert et il y avait un vestiaire dans un vestibule afin que nous y rangions nos capuchons.

Chaque classe comptait entre vingt-cinq et trente élèves. Nous étions assis par deux à des bureaux en bois ayant des sièges fixes. Nous rangions nos livres dans un casier sous le bureau. Chaque classe comprenait quatre rangées de six pupitres.

Le bureau de l'instituteur était installé sur une estrade. Derrière lui, un tableau noir était fixé au mur. De chaque côté, il y avait en plus deux autres tableaux sur pied. Plusieurs cartes géographiques étaient accrochées dans la salle. Il y avait un globe terrestre sur le bureau du maître. Dans un coin, une armoire était remplie de papiers et de cahiers. En hiver, l'instituteur allumait le poêle situé au fond de la classe. Une lampe à pétrole éclairait la salle avant l'arrivée de l'électricité au début des années 30.

Nous écrivions à la plume sur nos cahiers et avec des crayons spéciaux sur nos ardoises. Le « crayon ardoise » avait une mine plus fine que la craie utilisée au tableau. Notre famille achetait le matériel scolaire. Cependant, les plus démunies n'avaient pas à le payer.

Dans l'école, une bibliothèque nous permettait d'emprunter des livres pendant quelques jours.

Les instituteurs

Monsieur et Madame Renouf ont longtemps exercé leur métier à Sainte-Croix, puis il y eut Monsieur Charron pendant deux ans, puis Madame Lefèvre à partir de 36. Quand il s'agissait d'un couple, l'homme s'occupait des grands et la femme des petits. Plus anciennement, il y eut Monsieur et Madame Lecacheur.

Les élèves

A six ou sept ans, on entrait au Cours Préparatoire et on quittait l'école à 12 ans, après avoir passé le Certificat d'Etudes.

Sainte-Croix-Hague dans les années 20 et 30

Nous allions tous à l'école à pied. A cette époque, nous portions des galoches, des chaussures à semelles de bois. Par temps de pluie, nous mettions un capuchon, en tissu épais.

En général, nous rentrions chez nous le midi, mais ceux qui habitaient trop loin apportaient leur repas à l'école et l'institutrice réchauffait leur gamelle. D'autres mangeaient chez des parents ou des amis habitant plus près de l'école. Le midi, une femme préparait de la soupe pour les enfants de familles modestes. La soupe leur était servie dans des petits plats en terre. Quand il faisait beau, les enfants prenaient leur repas assis sur un muret sur une petite place située derrière le Calvaire. La personne qui préparait la soupe était rémunérée et les légumes étaient fournis gracieusement par le maire. Il était avocat et offrait ce repas aux enfants, à titre personnel. En plus, deux fois par an, il leur donnait des vêtements, pour leur communion par exemple.

Les récréations de la matinée et de l'après-midi duraient environ vingt minutes. La cour de récréation était séparée par un petit muret et les filles jouaient d'un côté et les garçons de l'autre. Nous, les garçons, nous jouions à saute-mouton, aux billes, et parfois au ballon avec l'instituteur. Nous, les filles, nous faisons des rondes, nous jouions à la gatte, ou à Colin-Maillard avec un bandeau sur les yeux, nous sautions à la corde. S'il pleuvait, nous restions sous le préau ou dans le vestiaire.

Nous nous entendions tous bien, même s'il arrivait parfois qu'il y ait des bagarres entre les garçons.

Le mercredi soir, quatre élèves étaient désignés, à tour de rôle, pour balayer la salle.

Les cours

Les cours avaient lieu du lundi au samedi inclus, avec le jeudi comme jour de repos. En plus, la plupart d'entre nous assistaient au catéchisme, le jeudi. Il y avait parfois aussi des cours de catéchisme donnés après l'école, à 11 heures. Certains matins, avant la classe, des élèves allaient faire la prière à l'église.

Les cours commençaient à 8 heures jusqu'à 11 heures, puis reprenaient à 13 heures jusqu'à 16 heures (heure solaire).

Nous accrochions nos affaires aux portemanteaux du vestibule puis nous nous mettions en rangs. Nous ne rentrions en classe qu'à l'arrivée de l'institutrice.

Il y avait des cours de morale, d'instruction civique, de géographie, d'histoire, de lecture, de sciences, d'arithmétique, et des travaux pratiques : de la couture et du dessin. Ces cours étaient répartis sur chaque jour de la semaine.

Les cours de morale étaient donnés sous forme d'un texte à recopier sur le thème de la bonne conduite. Dans les derniers cours de l'Histoire de France, nous apprenions la guerre

de 14. En géographie, nous devions connaître tous les reliefs de la France, les départements, etc.... nous étudions aussi les pays d'Europe.

Tous les matins, l'instituteur nous interrogeait. Les livres présentaient les résumés des cours à apprendre, comme ceux d'histoire ou de géographie. Parfois, un élève était envoyé au tableau pour répondre aux questions du maître. Les récitations, dont de nombreuses Fables de la Fontaine, devaient être apprises par cœur. Nous faisons aussi des dictées plusieurs fois par semaine. Tous les mois, nous avons des compositions à faire ainsi que des rédactions à partir d'un sujet donné. Ensuite, nous laissons notre cahier à l'école afin que l'instituteur puisse le corriger. Nous étions notés sur dix avec des appréciations inscrites dans la marge des cahiers. Nous avons un carnet de notes à faire signer tous les mois par nos parents.

La discipline était stricte. En cas de bêtise, on pouvait être envoyé au coin, être privé de récréation ou rester en classe plus tard le soir pour copier des lignes. Si un élève était trop turbulent, il devait se mettre à genoux entre les rangs.

A la fin de chaque année scolaire, une sortie était organisée. Nous allions alors faire des jeux, comme la course en sac, dans un champ voisin. Sinon, on allait se promener dans les alentours. Une année, vers 1933, certains d'entre nous ont fait le tour de la Hague en car. C'était un événement.

Les Grandes Vacances duraient deux mois, juillet et août. A Noël et à Pâques, nous avions aussi des jours de congé.

Le Certificat d'études

C'était un examen très important pour nous, à cette époque. On le passait à Beaumont si l'instituteur nous avait sélectionnés parmi ses élèves. Il présentait les élèves qu'il jugeait capables d'obtenir l'examen. D'autres refaisaient une année scolaire avant d'être présentés. Il arrivait que des parents décident de présenter leur enfant à l'examen malgré l'avis défavorable de l'instituteur.

L'année du Certificat, des révisions de tous les cours étaient organisées le jeudi pour nous préparer à l'examen. Le jour de l'examen, nous faisons une dictée, une rédaction, des compositions sur chaque matière. Les résultats étaient donnés le jour même. Ceux qui obtenaient une mention faisaient la fierté de leurs parents.

Après le certificat, quelques élèves sont partis en pension à Cherbourg ou à Equeurdreville. Il y avait un examen à passer pour obtenir une bourse. Une fille de Sainte-Croix Hague a continué ses études et a travaillé dans les Postes. D'autres filles ont appris la couture chez une couturière de la commune pour en faire leur métier. Mais la grande majorité d'entre nous a commencé à travailler à la ferme dès l'âge de 12 ans.

Les loisirs et fêtes

Les loisirs et les fêtes étaient beaucoup moins nombreux qu'à l'heure actuelle car la majorité du temps était consacré au travail.

Les fêtes et animations

La fête patronale, Saint Côme et Saint Damien, n'avait à cette époque qu'un aspect religieux. Plus anciennement, il y avait davantage d'animation à cette occasion, mais nous n'avons pas connu cette période.

Un petit cirque est passé quelquefois à Sainte-Croix. De plus, des baladins séjournèrent dans la commune au moment de la fête de la Madeleine à Beaumont. Ils passaient dans les maisons pour vendre de la dentelle. La fête de la Madeleine concernait tout le canton. Beaucoup s'y rendaient pour se distraire ou pour aller à la *louerie* (sorte de marché où les employés de fermes rencontrent leurs futurs patrons). En effet, les contrats des employés de ferme prenaient souvent effet du jour de la Madeleine à la Madeleine de l'année suivante. Ce jour là, il y avait à Beaumont un défilé, des étalages, des manèges (auto-tamponneuses, des pousse-pousse...) des stands, des vendeurs de cacahuètes... Beaucoup d'habitants de Sainte-Croix s'y rendaient car ce n'était pas très loin.

Quelques projections cinématographiques ont eu lieu à Sainte-Croix, mais seulement après la deuxième guerre.

Au 1^{er} janvier, des familles nombreuses de la commune passaient dans les maisons pour souhaiter la bonne année avec les enfants et recueillaient ainsi un peu d'argent. A Mardi-Gras, quelques enfants se déguisaient avec des masques qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes.

A Pâques, des groupes passaient dans les fermes pour chanter la Résurrection. En contrepartie, nous leur donnions des œufs et nous leur offrions une tasse de café.

Au 1^{er} avril, nous nous faisons parfois quelques blagues.

Les repas de famille

Le jour de notre communion, le midi, nous mangions avec le curé au presbytère pendant que notre famille faisait un repas à la maison ; le soir, tout le monde était réuni. Les repas de fêtes étaient assez copieux mais simples. Souvent, pour les mariages et pour les communions, on imprimait le menu et on réunissait la famille à la maison. Une femme, engagée pour l'occasion, aidait à la cuisine et à servir à table. Les plats traditionnels pour ces fêtes étaient les asperges, le homard, l'agneau, la langue de bœuf, le poulet, la pièce montée... Les baptêmes, eux, étaient moins fêtés.

Sainte-Croix-Hague dans les années 20 et 30

Noël, le jour de l'An et les Rois étaient aussi des fêtes marquantes : à Noël, certaines familles décoraient déjà la maison avec un sapin, des décorations de Noël et une crèche. En partant à la messe de Minuit, nous mettions nos sabots dans la cheminée et découvrions au retour les quelques cadeaux déposés par le Petit Jésus : des oranges et des sucres d'orge, le plus souvent.

Le 1^{er} janvier, la famille se réunissait souvent pour le repas du midi. Aux Rois, les employés de la ferme partaient dans leur famille. Certaines familles faisaient faire une galette des rois au boulanger du Bacchus. Pour cela, on lui fournissait les œufs. Il s'agissait d'une brioche garnie d'une fève en faïence. Pour Mardi-gras, on faisait des crêpes dans certaines familles.

Les repas de batteries, en septembre et octobre, réunissaient entre 20 et 30 personnes dans les fermes, après la journée de corvée. Les hommes s'entraidaient beaucoup par secteur et le repas du soir était très apprécié après les efforts fournis dans la journée. La soirée finissait souvent tard et en chansons. Quelques-uns abusaient du cidre et de l'eau de vie ce soir-là. Le vin et les apéritifs ne se servaient pas à l'époque. Les femmes participaient peu à ces repas, plutôt réservés aux travailleurs. Elles faisaient la cuisine et servaient à table. Les menus étaient simples : un ragoût de bœuf ou de mouton, du canard ou des oies et beaucoup de pommes de terre. En entrée, il y avait toujours de la soupe. En dessert, on servait des confitures ou des pommes à couteaux cueillis au jardin.

Les anniversaires se fêtaient dans quelques familles, de façon simple.

Les loisirs et distractions

Nous avons peu de jouets. Les plus courants étaient la balle, la corde, la toupie, les poupées, les dînettes, la peinture, les jeux de construction... Nous jouions aussi à la *gatte*. Quelques-uns fabriquaient des sifflets ou des moulins. Le tricotin était assez répandu, parfois fabriqué avec une bobine de fil vide plantée de quatre pointes. Cela donnait de jolis cordons de laine. Nous, les filles, nous apprenions tôt à tricoter, par exemple une écharpe pour l'hiver.

Nous lisions aussi parfois des revues d'enfant comme « Lisette », « Bernadette », « Suzette » ou encore des livres comme « Bécassine ». Les adultes, eux, s'informaient grâce à des journaux tels que « La Dépêche ».

Le dimanche, on sortait à pied en famille et on faisait pique-nique dans un champ. Mais, même ce jour-là, il fallait travailler un minimum pour nourrir les bêtes, par exemple. Le soir, certaines familles jouaient aux cartes. Il y avait aussi quelques jeux comme les dominos, les damiers, les petits chevaux ou le nain jaune.

La pêche était un loisir apprécié par beaucoup qui allaient ramasser des *flies* (*patelle*) ou des *goufiques* (ormeau) ou encore pêcher des crevettes. Néanmoins, malgré la relative proximité de la mer, peu d'habitants de la région se baignaient et savaient nager à cette époque.

Sainte-Croix-Hague dans les années 20 et 30

La possession d'un poste de radio était très rare avant guerre. C'était un appareil très coûteux à l'époque. Par contre, les appareils photos étaient assez répandus dans la commune. De plus, un photographe passait régulièrement à l'école pour nous prendre en photo. Quelques habitants avaient des phonographes pour écouter des disques.

Nous n'avions, pour la plupart, pas de bicyclette. Nous nous déplaçons à pied ou en carriole avec nos parents.

Le déplacement le plus courant était d'aller jusqu'à Cherbourg au marché. Ceux qui avaient une voiture à l'époque pouvaient aller plus loin, dans le Val de Saire, par exemple. Sinon, il était très rare de voyager. Se déplacer à plus de quarante kilomètres était exceptionnel.

Le Bacchus était un endroit très passager car il se situait à un carrefour important. La poste, le forgeron, les deux cafés-épicerie attiraient de nombreux voyageurs et habitants de la commune. Sinon, le bourg de Sainte-Croix était assez calme. On ne connaissait pas le passage qu'il y a actuellement.

La religion

Les lieux de culte

L'église était le seul lieu de culte de Sainte-Croix Hague. Le Calvaire au pied de l'église était le départ de certaines processions. Dans l'église, une statue du Bienheureux Thomas Hélye rappelait son passage dans la commune. Il était venu dire la messe à Sainte-Croix Hague. Un actuel vitrail de l'église le représente.

Le curé

Il y a eu un prêtre résident à Sainte-Croix jusqu'à la guerre quand l'église a été sinistrée. L'abbé Requier a succédé à l'abbé Gambier dans les années 10. Puis jusqu'en 1939, l'abbé Mallet officiait dans la paroisse. En 1939, est arrivé l'abbé Anacréon. Il s'occupait aussi de Gréville. Quand l'église a été endommagée à la seconde guerre mondiale, il a fait la messe dans un bâtiment au Bacchus.

La pratique religieuse

Tout le monde allait à l'église en famille. A l'époque, beaucoup d'hommes assistaient aux offices. Pour nous, c'était aussi une occasion de rencontre. On se rassemblait par groupes à la sortie de l'église. Cela nous donnait l'occasion de discuter, de nous raconter les nouvelles.

Il y avait une messe tous les matins à laquelle les enfants de chœur devaient se rendre avant d'aller à l'école. De nombreux écoliers y assistaient également pour faire leur prière.

Le dimanche avait lieu la grand'messe à laquelle assistaient pratiquement tous les habitants du village. La messe était dite en latin mais nous pouvions suivre en français sur notre livre de messe. La messe était longue. Cela commençait par l'entrée et la procession, puis l'aspersion, le Qui Rie, le graduel, le credo. Le curé faisait un sermon après l'évangile.

Les trois chantres portaient des chapes. L'un deux jouait du baryton. Il y avait aussi un harmonium. Une dizaine d'enfants de chœur se tenaient, assis sur des petits tabourets dans l'église. Ils portaient une soutane rouge avec un surplus blanc.

Tous les enfants devaient assister à la messe le dimanche. Une personne faisait l'appel à la fin de l'office car ceux qui manquaient trop de fois ne pouvaient pas faire leur communion. Des enfants entraient parfois dans l'église vide pour s'amuser à imiter la messe. L'un jouait de l'harmonium, l'autre faisait un sermon dans la chaire pendant que les autres écoutaient, assis dans les bancs.

Nous communiions le matin à la petite messe de 7h30, mais jamais à la grand'messe de 10h30. Le dimanche après-midi avaient lieu les vêpres.

Nous nous confessions la veille des grandes fêtes.

Pratiquement tous les enfants de la commune allaient au catéchisme, de 8 ans à 11 ans, âge de la communion. Il était enseigné par le curé à 11 heures, après l'école. Le lundi, avaient lieu les cours pour les « grands » c'est-à-dire ceux qui faisaient leur communion dans l'année. Ceux-là allaient aussi au catéchisme le mercredi et le vendredi. Le mardi était réservé à ceux qui faisaient leur deuxième année. Les plus jeunes, eux, y allaient le jeudi. Nous nous installions dans le banc des hommes, dans le chœur et devions apprendre nos leçons par cœur. Le curé nous donnait aussi des explications sur différents thèmes. Tout comme à l'école, nous étions punis en cas de bavardage, par exemple, le curé nous faisait mettre à genoux par terre. Chaque trimestre, les futurs communiants rédigeaient une composition, assis sur les agenouilloirs et écrivant sur les bancs. Le prêtre passait dans les rangs pour voir si tout le monde travaillait. Nous étions notés sur dix. Celui qui n'avait pas de bonnes notes ne pouvait pas faire sa communion.

Dans toutes les maisons, il y avait des objets de culte. C'était souvent le Christ au-dessus duquel les gens posaient du laurier béni lors de la procession des Rameaux, qui partait du calvaire jusqu'à l'église.

Tous les vendredis, on faisait maigre. La plupart des personnes faisaient une croix sur le pain avant de l'entamer. Certaines familles priaient ensemble le soir. Beaucoup de mères faisaient le signe de croix à leurs enfants en les couchant, certaines y ajoutaient une prière. Certains se rendaient jusqu'à la source du Bienheureux Thomas, sur la commune de Biville pour y puiser de l'eau qui avait la vertu de soigner les plaies et l'eczéma.

Les fêtes religieuses

La fête patronale était la Saint Côme et Saint Damien qui était célébrée le dimanche le plus près du jour du saint. Autrefois, il y avait une fête foraine avec des stands dans le village, mais ce n'était déjà plus le cas dans notre enfance. Le 26 septembre, la messe était dite à 10 heures avec une procession dans l'église. Nous étions alors encore plus nombreux qu'à la grand'messe d'un dimanche ordinaire. Nous chantions le cantique de Saint Côme et Saint Damien et le Qui Rie des fêtes. L'après-midi, nous retournions à l'église pour les vêpres.

Plus anciennement était fêtée aussi la Sainte-Croix, le 14 septembre. La paroisse est toujours sous le vocable de la Croix.

Le pain était béni lors des fêtes comme Pâques ou la fête patronale. Le curé nous distribuait des petits carrés de pain béni qui était souvent une brioche au beurre. Certains prenaient un morceau pour des personnes âgées ne pouvant se déplacer.

A la Toussaint, des tentures noires étaient accrochées tout autour dans l'église.

Sainte-Croix-Hague dans les années 20 et 30

Pour les processions de la fête-Dieu, nous construisions des reposoirs, sortes d'autels de plein air auxquels s'arrêtaient les fidèles. A Sainte-Croix Hague, il y en avait un au calvaire, un autre à la moitié du village. Une année, la procession est allée jusqu'à Dalidan. Tout le village aidait à la préparation de la fête. Les reposoirs étaient beaux. Nous sortions nos plus beaux cuivres pour en décorer les alentours. Une personne était même chargée de surveiller car on craignait des vols ! Tout le long de la route était décoré de soleils sur le sol, faits de glaïeuls et de digitales. Nous chantions avec ferveur. Les petites filles, habillées tout en blanc, portaient des corbeilles remplies de pétales de roses qu'elles répandaient sur le parcours. Quatre hommes portaient de dais.

Les rogations consistaient en une procession allant jusqu'à Biville dont le but était de prier pour que les récoltes soient bonnes. Elle avait lieu très tôt le matin.

Il y avait aussi des processions en mai, pour le mois de Marie, qui faisaient le tour du cimetière. Nous récitons un chapelet et chantions le cantique à la Sainte Vierge. Le soir, le prêtre organisait des réunions.

Des missions avaient lieu de temps en temps. Des missionnaires venaient pendant une semaine et nous assistions à des réunions le soir, dans l'église.

Nous respectons le carême et la Semaine Sainte. Cette semaine là, il y avait différents offices : le mardi, c'était l'instruction et le vendredi, le chemin de croix. Pour l'instruction, le prêtre montait en chaire. Le chemin de croix consistait en une procession du prêtre et des enfants de chœur s'arrêtant à chaque station, dans l'église. A chaque arrêt, on chantait une strophe de cantique et on récitait un chapelet.

Le Vendredi Saint, les mères de famille amenaient leurs enfants à l'Adoration de la Croix.

Beaucoup d'entre nous faisaient le pèlerinage de Biville, le 19 octobre. Nous partions pour la journée en carriole ou à pied. C'était le plus grand rassemblement de la Hague. L'église de Biville était pleine. Nous montions sur les épaules de nos parents pour voir le prêtre officier pendant la messe.

Certains d'entre nous faisaient partie de la Jeunesse Agricole Catholique qui organisait la fête des moissons pendant la guerre. Beaucoup de monde venait des environs pour assister à cette fête. Nous préparions des stands, nous fabriquions des fleurs en papier, des fanions. Nous, les filles, nous portions des jupes bleues marine avec un corsage blanc et l'écusson de la JAC.

Nous faisons aussi des réunions d'amitié, des goûters. Ensemble, les jeunes nous faisons aussi des sorties à vélo. Nous répétions le soir pour participer à des séances récréatives qui ont commencé un peu avant la guerre. Nous avons joué des pièces telles que « Les sabots de la duchesse Anne » ou « Ma petite tante chérie ». Les entractes étaient animés par les chantres.

A Cherbourg, les « Petites Sœurs des Pauvres » s'occupaient des vieillards et des pauvres. Elles les accueillait dans leur maison. Nous étions quelques uns de Sainte-Croix à leur apporter des œufs et des colis au moment de Pâques.

Lors de l'arrivée d'un nouveau prêtre, avait lieu la cérémonie de l'installation. Nous préparions un arc de triomphe au portail avec des arbustes et des fleurs en papier. Y était inscrit « Bienvenue à notre pasteur ». Nous décorions l'église avec des cruches en cuivre prêtées par différentes personnes et des guirlandes de fleurs posées près des vitraux. Tous les paroissiens venaient. Le doyen et plusieurs autres prêtres accueillait le nouvel abbé.

Les cérémonies

Le baptême se pratiquait aux fonts baptismaux uniquement avec la famille proche. Souvent, la mère de l'enfant n'y assistait pas, car le baptême se faisait deux ou trois jours seulement après la naissance. On craignait en effet le décès d'un nourrisson non baptisé qui lui aurait interdit de bénéficier d'un enterrement religieux. Si l'enfant était faible, on le faisait ondoyer. Le prêtre venait alors à domicile pour pratiquer cette cérémonie qui était un genre de pré baptême. Dès que le petit se rétablissait, on célébrait alors un baptême classique. On pouvait aussi choisir cette solution provisoirement si les parents ou parrains avaient un empêchement. En général, les parrains du premier enfant étaient les grands-parents, pour le second, c'étaient les oncles et tantes.

Lors de notre communion, notre parrain de baptême venait et portait notre cierge en se tenant dans le banc derrière nous. Les cierges étaient plus ou moins gros selon les moyens de la famille. Certains étaient si lourds que nous ne pouvions pas le porter. Sur ce cierge, étaient brodées nos initiales. La cérémonie de communion était belle et marquante. Elle rassemblait beaucoup de monde. La procession partait du presbytère et faisait tout le tour du village. Toute l'assemblée chantait « Je suis chrétien ».

Le jour de notre communion, nous devions être à jeun. Et comme notre dernier repas remontait à la veille au soir, certains se trouvaient mal. Le midi, nous mangions au presbytère avec le curé.

L'année d'après, nous faisons notre Confirmation à Beaumont ou à Biville et nous renouvelons nos vœux en présence de l'évêque.

Les mariages donnaient l'occasion de sortir de belles toilettes : des robes longues et des chapeaux. Toute la noce se rendait à l'église en cortège qui était très joli. La fête rassemblait toute la famille avec parfois quelques amis invités. Des bénévoles se chargeaient de décorer l'église avec des tentures blanches.

Quand une personne était bien malade, on demandait l'extrême-onction. Le curé venait alors, accompagné d'un enfant de chœur qui sonnait la cloche tout le long de la route.

Les défunts étaient veillés jour et nuits, jusqu'au jour de l'enterrement. Famille et amis se relayaient auprès du corps. Le jour de l'enterrement, le clergé allait chercher le corps

jusqu'à la maison mortuaire, avec les enfants de chœur et les chantres. Les porteurs se chargeaient du cercueil. D'autres tenaient les coins du drap, les quatre cordons. Les coins du drap étaient portés par des hommes quand le défunt était un homme et des femmes quand c'était une femme. Également, pour porter la croix et le cierge, cela dépendait du sexe du défunt. Le jour de l'enterrement, la famille offrait le Christ mis sur le cercueil.

Pour les enterrements, l'église était décorée avec des tentures noires, un catafalque au milieu. Il y avait différentes classes d'enterrement suivant les moyens de la famille. Ceux qui avaient très peu de moyens avaient un « enterrement à la charité ». La messe était alors dite plus tôt et il n'y avait pas de tentures dans l'église.

Tout le village assistait à la cérémonie car une personne était toujours chargée d'avertir les habitants, en passant de maisons en maisons.

La famille proche du défunt portait le deuil pendant plusieurs mois. Les femmes revêtaient par-dessus leur chapeau un grand voile épais en crêpe noir qui recouvrait leur visage. Au bout de six mois, elles pouvaient le porter en arrière. En tout, le port du deuil pouvait durer une année entière.

La superstition

Quelques personnes étaient superstitieuses. Chacun croyait voir un signe de bonheur ou de malheur dans des événements anodins.

Le chiffre 13 gênait certains. Il ne fallait pas être 13 à table, par exemple. Beaucoup n'aimaient pas entendre une chouette la nuit car c'était un signe de malheur. Un dicton disait aussi : « Une pie malheur, deux pies bonheur, trois pies mariage ». Un autre était « Pie volante porte chance ».

La guerre

Souvenirs de la guerre de 14

Nous nous souvenons avoir beaucoup entendu parler de la première guerre mondiale par nos parents. Les hommes surtout en parlaient entre eux, en de multiples occasions, comme par exemple lors des repas de batteries. Beaucoup de soldats étaient morts de la grippe espagnole dont quelques-uns originaires de la commune, à la fin de la guerre.

A cette époque, nous, les enfants, nous participions à la cérémonie du 11 novembre. Chacun apportait un bouquet de fleurs et le déposait devant la tombe de chaque soldat. Puis, à la mairie, l'un de nous lisait tous les noms inscrits sur le monument aux Morts et les autres répondaient ensemble : « Mort pour la patrie », après chaque nom. A l'issue de cette cérémonie était organisé un vin d'honneur.

La deuxième guerre mondiale

- La Déclaration

Une aurore boréale avait eu lieu quelque temps avant la Déclaration de guerre. Les anciens disaient que c'était signe de guerre.

La Déclaration fut un choc pour nous. Le tocsin se mit à sonner ce jour là. Cependant, quelques hommes étaient déjà mobilisés, par exemple ceux qui faisaient leur service militaire à ce moment là et ceux qui étaient militaires de carrière. Certains sont ainsi restés sept ans loin de chez eux.

Les hommes étaient mobilisés par classe d'âge et selon leur situation de famille. Les pères de familles nombreuses n'étaient pas concernés. Par contre, les jeunes hommes ayant un ou deux enfants étaient recrutés. Les gendarmes apportaient aux futurs soldats un fascicule qui leur précisait le lieu où ils devaient se rendre. Ils n'avaient parfois que très peu de temps pour boucler leur valise. Les familles restées au village ont été longtemps sans nouvelle de leur soldat. Des cartes spéciales étaient utilisées par les hommes pour correspondre avec leur famille. Ce service s'appelait Poste aux Armées.

Des cantonnements français se sont installés dans le village pendant plusieurs mois. Ils logeaient chez l'habitant ou dans des campements en attendant de recevoir des ordres.

- L'arrivée des Allemands

Rapidement, la France a perdu la guerre. Nous avons peur. Beaucoup étaient prêts à évacuer et avaient préparé leurs bagages. Des cherbourgeois sont venus se réfugier dans la commune peu de temps avant l'arrivée des Allemands. Ils ont logé dans des fermes pendant quelques jours. De même, des marins français, basés à Querqueville, se sont sauvés à pied et

ont trouvé refuge chez quelques habitants de Sainte Croix, lors de la débâcle. L'arrivée rapide des Allemands nous a surpris. Les soldats français ont dû partir rapidement ou faire disparaître leurs uniformes. Les premiers soldats allemands qui sont arrivés dans la commune étaient assez brutaux. A l'école, par exemple, un allemand a défoncé la porte à coups de pied et a ordonné au maître de faire sortir les enfants de la classe. Celui-ci refusant d'obéir, le soldat menaça de tuer tous les enfants. Le maître d'école fut obligé de se plier aux ordres. Mis à part ce cas, nous ne nous sommes pas opposés à eux car nous avions très peur. Les Allemands arrivaient en maîtres. Il n'était pas question de leur désobéir. La plupart s'installèrent chez l'habitant, sans demander notre avis. Dans la cour d'une grande ferme de la commune, une forge à même été installée.

Des batteries furent installées, notamment à Ecoche-bœuf ainsi qu'une tranchée anti-chars.

De nombreux blockhaus ont été bâtis par l'occupant. Il pouvait s'agir par exemple de dépôt de munitions. Ces travaux étaient effectués par les TODT, les travailleurs français venus d'autres régions.

Les Allemands ont réquisitionné certains de nos chevaux. Nous devions aller les présenter au hameau Lucas. De même, nous pouvions être recrutés avec notre carriole pour transporter des marchandises pour l'armée allemande. Nous pouvions alors être chargés de déblayer les restes d'un bombardement ou d'effectuer des corvées pour le compte de l'occupant.

- La vie quotidienne sous l'Occupation

Nos relations avec les Allemands n'étaient pas toujours mauvaises. Malgré les différences de langage, la communication se faisait. Nous avons appris quelques mots allemands et inversement. Des livres de traduction nous étaient même distribués afin de faciliter les échanges. Les Allemands nous demandaient fréquemment des aliments, du beurre, du lait, par exemple. Nous étions obligés de leur en vendre. Il arrivait aussi que les soldats allemands volent des brebis dans les champs. Cependant, il n'y eut pas de brutalités de commises envers les habitants, la plupart des soldats allemands étant relativement corrects. Au Bacchus, il y avait un médecin allemand qui pouvait nous soigner occasionnellement. Au Bacchus, il y avait aussi une kommandantur.

Le fonctionnement de l'école a été bouleversé car le bâtiment était occupé. La classe était donc improvisée chez les particuliers (par exemple dans la boulangerie d'une ferme) ou chez l'institutrice. Les groupes d'enfants allaient en classe à tour de rôle.

Le prêtre de la commune ayant été mobilisé, des prêtres de passage se chargeaient des offices. Les fêtes religieuses comme la fête-Dieu n'avaient plus lieu car les rassemblements publics étaient interdits.

Pendant l'Occupation, il était interdit de posséder un poste de radio. Néanmoins, certains écoutaient les nouvelles en cachette, par exemple sur Radio Londres où l'on entendait ce refrain « Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est Allemand ». Les journaux étaient aussi censurés.

De nombreuses restrictions compliquaient notre vie quotidienne. Avant d'acheter une marchandise, il fallait demander un ticket de rationnement à la mairie. On n'avait droit qu'à une quantité réduite de marchandises. Il y avait, par exemple, une carte pour le pain, pour le sucre, pour les chaussures, pour les textiles... Mais, comme la majorité d'entre nous étaient agriculteurs, nous pouvions nous nourrir grâce aux produits de la ferme. Ainsi, de nombreuses personnes faisaient elles-mêmes leur beurre dans un bidon ou dans une petite baratte. Quelques commerçants, comme la boulangère, rendaient service à leurs clients en leur vendant du pain sans ticket.

Le marché noir était très répandu. Les marchandises pouvaient alors s'obtenir sans ticket, mais en payant plus cher, parfois en nature. On pouvait alors échanger de la volaille, du beurre, un sac de blé...

Beaucoup de personnes étaient contraintes de marcher dans des chaussures ayant des semelles de bois, ce qui était très raide. Certains ont dû mettre des sabots bretons (entièrement en bois).

La Hague était zone interdite. Cela signifiait que les personnes extérieures à la région ne pouvaient y pénétrer sans raison valable. Par contre, nous pouvions sortir de la zone. Le soir, nous ne devions pas sortir de chez nous après 7 heures en hiver et 9 heures en été. Une personne qui n'aurait pas respecté cette interdiction aurait pu se faire tirer dessus. On barbouillait les fenêtres de bleu de méthylène afin de ne laisser passer aucun rayon de lumière.

- Les bombardements

Sainte-Croix subit beaucoup de bombardements car une batterie de DCA se trouvait à Flottemanville et était fréquemment la cible des avions. Une sirène retentissait pour nous prévenir. Cinq habitants de Sainte-Croix furent tués à Branville, en janvier. Un petit garçon de cette même famille fut tué, cinq mois plus tard en juin 44. Un autre enfant fut tué dans son jardin par un éclat d'obus. Une jeune fille, blessée, elle aussi par un éclat d'obus, fut transportée au château de Beaumont, où se trouvait une infirmerie et le quartier général des Allemands. Elle fut tuée à cet endroit par un autre bombardement. En tout, six personnes ont été tuées sur le territoire de la commune par des bombardements. De nombreuses personnes n'ont dû leur survie qu'à beaucoup de chance. Beaucoup ont construit des abris de fortune pour se protéger, des tranchées dans leur jardin, par exemple.

Cependant, à la fin, certaines personnes ne se relevaient même plus la nuit pour se rendre dans leur abri. Il y eut aussi beaucoup de fermes détruites ou abîmées.

Quelques réfugiés venus de la ville sont venus dans la commune, se croyant plus en sécurité à la campagne. A la fin de la guerre, les Allemands ont construit des rampes de lancement pour les V2. Des habitants ont ainsi été expropriés et ont dû trouver un autre logement rapidement.

Sainte-Croix-Hague dans les années 20 et 30

Juste avant le débarquement, l'église fut endommagée par un obus. Une bombe est aussi tombée dans le cimetière à l'arrivée des américains. Des vaches furent tuées dans les clos.

- Le Débarquement

Nous attendions le débarquement allié depuis longtemps. Les bombardements sont alors devenus plus fréquents et plus forts. Les premiers américains arrivés dans la région étaient assez brutaux et faisaient peur à certaines personnes car il s'agissait de troupes de choc. Il y a eu quelques combats dans la commune. Des blessés allemands ont été amenés dans un champ de pommiers et soignés sur place.

L'arrivée des troupes américaines fut un grand moment. Nous les avons accueillis à bras ouverts, d'autant plus que les soldats nous distribuaient des marchandises : des gâteaux, des bonbons...

Un camp américain s'est installé à Sainte-Croix pendant plusieurs mois.

De nombreux champs, sur la lande, avaient été minés par les Allemands. Après la libération, des démineurs ont dû intervenir pour rendre les clos à nouveau utilisables. Parfois, des champs délimités par des barrières ornées de têtes de mort n'étaient, en réalité, pas minés.

Parmi les hommes de la commune, prisonniers en Allemagne, seul un homme, mort de maladie, n'est pas revenu.

En 1945, une fête eut lieu pour célébrer la fin de la guerre. Un défilé est passé dans les rues et des personnes ont brûlé un personnage représentant Hitler. Les participants ont fait une ronde autour du bûcher.

Les tickets de rationnement existaient encore, plusieurs années après la guerre. La vie n'a donc repris son cours normal que très lentement après la fin de la guerre.